J'AI LU

Antoine Mantegna

Les bonheurs de Sophie

Pour lecteurs avertis

Les bonheurs de Sophie

438
12/86

EL 8° Y
43
(1977)

MAI 1986 :
GRANDE OPÉRATION

J'AI LU SUPERSTARS SPÉCIAL 2000

VOYEZ VITE EN DERNIÈRE PAGE

ANTOINE MANTEGNA | *ŒUVRES*

7 | *J'ai lu* 1485***
LES BONHEURS DE SOPHIE | *J'ai lu* 1977***

823
W3-44

Antoine Mantegna

Les bonheurs de Sophie

$a J'... $b P... l... a... $z 0296-0664

Éditions J'ai lu

DI - 11-06-1986 - 15674

Telles sont les délices de l'amour charnel.
Pourquoi ne t'en retournes-tu pas dans le monde pour les savourer, celles-là ?

TS'I PIEN

© Éditions du Rocher, 1983

Sophie, dans un moment de crise douloureuse, tint ce déconcertant journal d'érotisme soudain anéanti.

Elle m'a permis de le transcrire. Pour elle, la page était tournée...

A. M.

Sans doute ne suis-je pas douée pour la tristesse. J'aurais accepté de mourir pour lui. Avec lui. Mais je vis.

Ce n'est pas ce que je voulais écrire. Les mots n'ont jamais eu tellement d'importance entre nous, sauf chuchotés, impudiques.

Tout à l'heure encore.

Je n'ai plus que ces mots maladroits, mensongers, dérisoires et pour mon seul plaisir. Des bribes de ta voix, déjà se déformant. J'inventerai même la mienne car il faut des réponses aux litanies du plaisir qui aura été le nôtre. Pendant 1826 jours, grâce à une année bissextile. Seulement 1825 nuits.

Gabriel est mort depuis une heure ou davantage? Je ne connais plus la mesure du temps. Le soleil d'avril est chaud, la porte de la chambre fermée à clé. Ceux qui frappaient, m'appelant, je leur ai ordonné de ne pas nous déranger. Ils n'ont pas osé se montrer devant la baie vitrée qui sépare notre chambre de la terrasse surplombant le jardin. A l'horizon est la mer, inchangée, jusqu'au ciel.

La moustiquaire bleue tamise à peine la lumière. Les mouches ne peuvent la franchir.

Elles se sont agglutinées aux mailles invisibles, vrombissent, s'éloignent, reviennent en essaim plus dense, le tulle frémit sous le choc. Il n'y a pas le moindre souffle de vent.

Rien ne m'a avertie. C'est ainsi que se passent les choses. Tout est simple quelques instants avant. J'avais encore les goûts de son corps et de ses moiteurs sur mes lèvres et mon ventre, ses mots dans les oreilles.

> *Jouis, mon amour, ruisselle sur ma figure, mes doigts, je te boirai, maintenant, je te défonce, je te déchire, c'est doux, fondant, oui, gueule, ce n'est pas de douleur, comment te ferais-je mal, aussi profondément que j'entre en toi, maintenant prisonnier de ton con, coule encore, coule, moi je...*

Quand sa voix s'éteint, mais il me semble qu'il hurle, nous sommes tous les deux emportés sur notre cri comme sur une vague qui n'arrête pas de s'enfler. Ses yeux ternis par un léger brouillard, ainsi approche aussi la mort.

Les autres se scandaliseront de mon absence de larmes. J'entends déjà leurs murmures. Pour ne pas me condamner, se détourner de moi, ils diront que le chagrin m'a rendue folle.

Cette sale et ridicule pitié dont je n'ai que faire, qui les dispense d'aimer.

Ils t'ont ramené sans blessure apparente, mais toi et moi, nous avons su tout de suite. Je n'ai fait que t'obéir, lorsqu'ils t'ont déposé sur notre lit encore défait, en leur ordonnant de ne s'occuper de rien. J'appellerai moi-même le médecin.

J'aurais pu être à la place de Gabriel. Nous aimons trop la vitesse. Nos routes de Provence ont des virages imprévus. Apparemment, ils comprirent. C'étaient des cantonniers et un berger. Le reste ne concernait plus que nous. Ils savaient que certains rituels leur étaient étrangers. Ils attendront le temps nécessaire. Ensuite il faudra rouvrir la porte pour qu'ils accomplissent leur tâche. S'ils l'osaient, ils creuseraient déjà le trou. La terre, ici, est rocailleuse, odorante. Les femmes ont commencé à brosser les costumes noirs de leurs hommes, elles attendront les hurlements des chiens avant de saigner les volailles, faire lever la pâte pour le repas funéraire. Tous t'aimaient, à leur façon, qui n'est pas la mienne.

Le soleil descend sans hâte vers l'ouest. J'ai mis en marche l'immense ventilateur du plafond que Gabriel a fait installer au-dessus du lit, parce que cela lui rappelait son séjour en Inde. Nous ne nous étions pas encore rencontrés.

J'ai vingt-sept ans depuis l'hiver, il aurait fêté son trente-cinquième anniversaire le mois prochain. Amants depuis cinq ans, nous avons refusé qu'une signature étrangère s'appose sur un acte officiel, comme s'il se fût agi d'un contrat d'affaire.

Je ne serai pas sa veuve.

Si j'écris, mon amour, c'est pour chasser les démons porteurs de désespoir. Tu me voulais heureuse, prétendant que je n'étais capable que de cela. Jusqu'à la cruauté. Mais les démons sont têtus, ricaneurs. Ils me désignent ce qui, sans toi,

ne sera plus jamais identique. Ils te désignent, immobile et impassible sur le lit.

Derrière la maison, les montagnes couvertes de chêne-liège la protègent du vent du nord, mais à l'est et à l'ouest, nous avons ouvert dans les murs de larges fenêtres afin que tous les reflets du jour et de la nuit traversent la maison de part en part.

Il n'a pas eu besoin de me demander de me déshabiller. Avant ou après l'amour, nos pensées suivaient souvent des chemins différents, mais ne nous éloignaient l'un de l'autre que ce qu'il faut de méandres aux fleuves pour mieux se fondre dans l'océan. A cet instant nos désirs auront toujours été identiques. Les corps ne discutent pas leur joie. Seul l'esprit, imbécile, se rebelle.

Nue. A nu mon désir, à nu mon plaisir sous son regard attentif, l'effroi de ce qui approchait, qui nous séparerait, anéanti par l'instant. Gabriel, lèvres à peine desserrées, m'approuvait.

> *Mouille tes cuisses, tu m'attends, ma langue se glissera dans ta fente, entre tes lèvres gonflées, viens, mes doigts s'accrocheront à tes poils, la paume de ma main effleure ton clitoris. Comme tu me fais bander. Souris, gourmande, je t'aime exigeante, viens, moi aussi...*

Je me suis avancée à contre-jour vers le lit. L'espace d'une seconde j'ai attendu qu'il se redresse et, venant à ma rencontre il m'aurait soulevée, ses deux mains autour de ma taille, pour m'empaler d'un coup sur lui, debout. Nous serions seulement retombés en arrière après nous

être agenouillés toujours rivés l'un à l'autre; il aurait continué à me labourer lentement, de plus en plus profondément, s'étonnant encore que je l'inonde si vite d'un plaisir qu'il suscitait à volonté.

Il parla d'un air ennuyé.

Je ne peux plus bouger, ou plutôt, il ne le faut pas. J'ai été rejeté en arrière, j'avais enlevé l'appuie-tête. J'ai pris le virage trop vite, il était trop tard pour rétrograder, je me suis envolé. Sans les oliviers, je me fracassais dix mètres plus bas. Ils ont d'abord cru que je flambais avec la voiture. Le choc m'a éjecté, heureusement je n'avais pas mis ma ceinture. Je ne souffre pas, tu vois, nous avons de la chance, mais le moindre mouvement...

Ne pas poser de questions ! Depuis si longtemps que je n'interroge plus le malheur. L'ai-je jamais fait ? Gabriel parla plus bas :

J'aurais pu mourir pendant le transport, mais je les avais mis en garde qu'il s'agissait probablement de la colonne vertébrale, ils n'auraient pas pris davantage de précautions avec un agneau blessé.

Ni Gabriel ni moi ne nous sommes jamais apitoyés sur nous-mêmes. Il ne nous restait plus que quelques heures pour être peau contre peau, chaleur encore contre chaleur, avant que ne nous sépare l'absence irrémédiable.

J'invente déjà ce qui fut. Il n'est qu'une réalité : ce cadavre devenu pierre, la tiédeur du sang s'évanouissant, la chair qui prend des teintes livides, ces traits sévères, distants, lisses.

J'ai accompli, seule, les ablutions nécessaires.

Malgré le hurlement sinistre du chien, ils ignorent sa mort, ceux qui attendent de moi un signe.

Déjà le crépuscule. Pourtant les mouches s'entêtent, s'affolent. Quel Dieu hostile les prive d'un festin privilégié? Je suis couverte, imprégnée de ta dernière semence, je dois à peine dilater les narines pour en percevoir l'odeur sirupeuse. Mais une autre odeur plus fade s'y mêle.

Ce corps, sur notre lit, ne sera pas éternellement statue à ton image. Ils lui apporteront des fleurs qui s'étioleront instantanément. Des étrangers enterreront l'étranger que tu deviens.

Il nous reste une longue nuit.

Je ne les regarderai pas jeter les pelletées de terre sur ton cercueil. Heureusement tu m'as désappris de prier. Combien sommes-nous qui connaissent l'amour? Quand ils emporteront ce corps, saurais-je seulement que tu as existé? Les souvenirs se sont toujours détachés de moi comme feuilles arrachées, une à une, par les bourrasques à l'arbre approchant du sommeil hivernal. L'arbre sait-il que chaque printemps fera se déplier d'autres feuilles, et des fleurs s'épanouiront, des fruits mûriront? Ni passé ni avenir ne le dérangent. Je ressemble à l'arbre.

Combien de fois m'auras-tu répété qu'il te plaisait que mon métier fût de fabriquer des masques et que tu m'avais désirée, la première fois, en me voyant suivre du bout de l'index, avec une tendresse que tu jugeas perverse, les lèvres carminées d'une bouche ouverte sur un cri dans la face crayeuse d'un masque. Je t'expliquais que le masque pour jouer Hyppolite devait être non signi-

fiant dès que l'acteur entrait en scène, car il n'y avait pas de plus grande beauté que la mort prévue d'un jeune homme.

Faudra-t-il pour te plaire, que je meure jeune ?

J'ai répondu qu'il ne fallait pas jouer.

Oh, Gabriel !

Je m'avançais donc vers lui à contre-jour. Je l'ai interpellé.

Gabriel.

Sophie.

Agenouillée au bord du lit, bas et large, de matelas superposés à même une estrade recouverte de moquette à longs poils soyeux comme celui des chèvres. J'enfouis ma bouche et mon nez dans sa paume arrondie en coupe. Je léchai de la pointe de la langue chacun des doigts auxquels collait un peu de terre rugueuse, âcre, mais ce geste lui-même devait être précautionneux, comme s'il fallait craindre qu'un frisson déplaçât dangereusement un corps dont la seule sauvegarde était l'immobilité. Jusqu'à ce que soit dépassé le temps de la prudence. Quand nous serions tous les deux prêts à sa fuite dans des ténèbres où je ne le suivrais pas.

Ne bouge pas ! Il répéta :

Ne bouge pas, je sais déjà comme tu es, désir de mon désir, petite vulve s'ouvrant, noires petites lèvres, se prolongeant en chair rose, gorgée de sang comme ma hampe.

Oui, ouverte, n'attendant pas que tu me cherches, que ta langue quémande.

Psalmodiant, d'une voix de plus en plus étouffée, mais parfois le mot vibrait, aussi excitant que la caresse la plus suave, pourquoi ai-je murmuré; tu te souviens ?

Il exigea que je me taise, précisa qu'il me resterait davantage de temps à vivre qu'à me souvenir; le sien était compté, à ne pas s'encombrer d'un passé qui, dans quelques heures, serait semblable à lui, inexistant.

Une vague de colère me submergea, mes ongles griffèrent ses poignets, sur le renflement des veines. Mais lequel de nos gestes pouvait-il être autre que caresse? Je connais ce gémissement satisfait. Je voulus le déshabiller. Il me fit remarquer que je devais prendre des ciseaux, qu'il ne pouvait tenter le moindre mouvement.

Quand je suis revenue auprès de lui, mes grands ciseaux à découper la tarlatane tenus bien droits entre mes deux seins, les paupières de Gabriel ont battu.

Ma parque aux seins nus, prends garde de ne pas te blesser, l'acier est froid, ma verge sera brûlante et je ferai l'amour à tes seins.

J'ai d'abord découpé sa manche droite. Il continuait de cette voix chuchotée qu'il prenait, parfois, lorsque, envoyé en mission à l'étranger, il me téléphonait. Si vite notre dialogue dérivait, car qu'importaient les congrès et les séminaires de sismologues et de vulcanologues, qu'importaient

les humeurs de la terre à côté de notre désir? Exacerbés par l'éloignement et le mystère de nos paroles transmises à travers l'espace, notre plaisir traqué au milieu de silences, nous osions celles que la présence supprime, décrivant nos gestes avec une précision délectable d'anatomiste.

Ouvre tes jambes plus largement. Tu es habillée? Enlève ton collant. Roule-le lentement sur ton ventre. Arrête-le au ras de ta motte, tu veux? C'est moi qui le fais glisser, je t'offrirai des bas de soie, comme en portaient nos mères, ce sera plus doux, non ce n'est pas un fantasme, peut-être trouverais-je des collants de danseuse, en soie? Tu es nue dessous?

Dis-le que ma voix seule t'a fait jouir, que je ne dois même pas te toucher du regard, ni des doigts, ni des lèvres, ton jus te coule jusque dans la raie des fesses, maintenant mes yeux suivent la trace brillante, comme tu t'ouvres, je t'entends respirer plus vite, du gras du pouce je masse ton clitoris, je t'explore, oui, gémis, je suis dur et douloureux, je veux entrer en toi, tu exiges que j'attende, tu aimes attendre aussi, mais tu m'inondes quand même, c'est brûlant à l'intérieur de toi, profond et étroit...

Nos doigts devenaient ceux de l'autre, nous disions chaque objet connu de notre chambre, inconnu de la chambre d'hôtel d'où il m'appelait, nos yeux se remplissaient d'images, nous nous découvrions plus exigeants et raffinés, réclamant

de connaître les odeurs qui traînaient sur nos peaux, impudiques avec délectation. Peu à peu, distance et temps annihilés, plus rien ne séparait nos corps, seuls maîtres de nous. Enfin, ensemble.

Je reposais la première le combiné sur son socle, comblée, oubliant que là où était Gabriel la terre tremblerait peut-être demain, avec ce que ce spasme représentait d'effroi, de misère et de mort.

Après avoir séparé en deux les manches de sa veste, j'ai glissé les ciseaux entre sa peau et le coton du tee-shirt blanc, coupé le tissu le long de ses biceps, séparé les lambeaux de tissu comme on pèle un fruit. Brusquement, mes lèvres dans l'aisselle odorante, je résistais.

Pourquoi pleurer ?

Je ne pleure pas, c'est de plaisir. Tu sais ce que je deviens quand je te respire ?

Il me laissait mentir, mais ne trouvait plus les mots de ses propres mensonges qui n'étaient souvent qu'un peu de pitié pour mon inconscience, quand je répétais que la vie était belle et bonne, mais lui pensait que c'était certainement plus simple à la fois et beaucoup moins : ni bonne ni mauvaise, ni belle ni laide et aucun de nous ne pouvait comprendre qu'elle était, sans plus, immuablement indifférente. Les hommes n'avaient pas arrangé les choses.

Ne pense pas, dénoue la ceinture de mon pantalon.

Je demeurais les lèvres écrasées au milieu de ses poils. Contre ma joue la dureté de son bras. J'essaye de rejeter les souvenirs si rarement évo-

qués, mais, tenace, l'un d'eux me nargue. Quand, soudain, je fuyais, épouvantée par notre amour, prétendant que nous jouissions pour la dernière fois ensemble, et chaque geste, chaque approche, chaque sensation se chargeait d'une volupté plus aiguë, du moins pour moi, à la pensée qu'ils ne se renouvelleraient plus. J'ai, jusqu'ici, cru que j'aimais l'irrémédiable !

Jeux excitants auxquels ni l'un ni l'autre nous ne croyions vraiment. Aujourd'hui, l'irrémédiable est accompli. C'était, vraiment, la dernière fois.

J'ai léché les poils que ma salive mouillait davantage que la sueur, ma main s'aventura vers le ventre de Gabriel, le sexe durci que j'effleurai, lui arrachant un soupir heureux. Ainsi, je ne serais plus jamais allongée contre son flanc, entre son bras et sa hanche, attendant que ses mains se posent sur mes fesses, les pétrissent, que ses doigts, remontant d'abord tout le long de mon dos, redescendent ensuite, avec une extrême lenteur, de ma nuque aux deux fossettes de mes reins où ils s'attardent encore avant de s'insinuer plus bas, suivant le sillon dissimulé, me griffant presque imperceptiblement les bords de l'anus, le violant soudain, mais se retirant aussitôt pour une caresse plus douce, une approche tendre de ma vulve.

Je t'aime, j'aime ta peau, ton odeur, tes secrètes humeurs, ne bouge pas, je te caresserai longtemps, avec chacun de mes doigts, et la paume et le dos de mes mains, mais en touchant à peine, jusqu'à ce que, ouverte, trempée, tu exiges que je te défonce.

Lui et moi ayant pris goût au fil des jours à nous réclamer chaque caresse, nous excitant aux intonations changeantes de nos voix. Au début, je demeurais strictement silencieuse, docile, moi qui le suis si peu dans la vie, à ses exigences, les prévenant, parce que, devant lui, le premier, je découvris non le plaisir mais celui de m'offrir, de l'exciter et de m'exciter même en présence des autres, sans que quiconque pût se douter de nos secrètes voluptés ! Peu à peu, certains mots, d'apparence anodine, nous jetaient instantanément, et simultanément, dans des délires dissimulés aux étrangers. Ils nous annonçaient les gestes qui seraient les nôtres dès que nous serions seuls.

Je ne dois pas bouger, Sophie. La moindre maladresse, pardonne-moi, nous séparerait avant le temps.

J'ai tout de suite accepté, comme lui, l'ukase. Il ne souffrait pas, il n'avait pas peur. Comment aurais-je été différente de lui ?

Nous nous aimions, nous désirions follement être une dernière fois ensemble, jusqu'à l'oubli. Cela seul comptait, cela seul était la joie suprême. Une dernière fois aussi. Les ciseaux immobilisés sur sa cheville gauche, j'hésitais. Gabriel a encore dit : ne tremble pas. Il guettait mes gestes. Les lambeaux de sa chemise entouraient son torse et ses bras. La peau paraissait plus bronzée au milieu de ce linge blanc, mais nos draps étaient bleu drapeau. A cause d'un déjeuner à Cannes avec le sous-préfet des Alpes-Maritimes, il ne portait pas ses jeans, mais son pantalon noir était collant. Arrivée à hauteur des cuisses, je devrais

faire attention à ne pas le blesser. Aucun de nous n'a songé à avertir son hôte, mais le téléphone a sonné tant de fois depuis qu'on a ramené Gabriel. Quelqu'un d'autre a répondu dans la maison, sûrement le sous-préfet a été prévenu.

N'aie pas peur, c'est bon et je te ferai l'amour comme tu aimes le plus, nous nous baiserons à en mourir.

Ce mot si souvent prononcé, mais nous ne franchissions pas la dernière frontière, celle qu'à cet instant j'aurais passée avec quelle allégresse. Lui seul a droit au privilège.

Jusqu'à ce que je n'aie plus un centimètre de peau qui ne soit verni par ton foutre, ce miel, ce lait, ce sucre et ce sel poissant mes mains, remplissant ma gorge, avalé avec ma salive, faisant briller ma verge, me mouillant les couilles.

Qu'il se taise, qu'il ne me rende pas folle ! Les lames des ciseaux ont commencé à couper. J'essayais de suivre le droit fil du tissu. Il m'observait de ce regard attentif que je lui reprochais parfois, le jugeant sévère, inquisiteur, cherchait mon regard embué, malgré moi, de plaisir, souriait enfin, m'approuvant et je savais que, nue comme j'étais, il m'était impossible de lui dissimuler le moindre frémissement de ma peau ! Ses bras ne se risquaient pas à m'étreindre. Son corps figé dans la plus volontaire immobilité faisait monter en moi une sensation inconnue, à la fois de puis-

sance illimitée et de soumission totale. Je guiderais à mon gré son plaisir et le mien, il m'inciterait à toutes les impudeurs comme aux timidités les plus inattendues, je ferais semblant de diriger le jeu dont lui seul serait l'ordonnateur.

Le corps imberbe de mon amant, avec juste la fine ligne soyeuse et blonde de poils entre ses pectoraux et l'autre, plus fine encore du nombril au pubis. Sous cette peau qui m'électrise le sang.

A une blessure j'aurais collé mes lèvres, j'aurais bu, vampire amoureux, assoiffé, goûtant sa vie à sa source et qu'eût importé, ensuite, qu'on me transperçât d'un pieu ?

Quand les deux jambes du pantalon furent déchirées jusqu'à la taille, j'eus peur de toucher à son slip. Je reculai, à genoux au bord du lit. Mes seins devenaient douloureux, durs, leurs pointes dressées. Ce matin, quand nous nous sommes réveillés, il les avait pressés l'un contre l'autre, son sexe les avait à peine séparés et il allait et venait, accélérant le rythme dans cette étroite vallée, plus douce d'être envahie par le membre rigide et velouté. Moi, fascinée, quoique mal éveillée, par le gland de chair lisse, brillant, qui s'enfouissait puis jaillissait entre mes mamelons que le soleil a bronzés, j'étirais ma langue pour le frôler rapidement, jusqu'à ce que, se poussant plus avant, il s'offrît à cette langue qui s'enroulait d'un mouvement frénétique autour de lui.

Gabriel répéta que je me souviendrais plus tard. Je devais être attentive au présent, seulement et totalement à lui.

J'ai réclamé le pardon pour cette distraction. J'essayai de faire glisser l'élastique de son slip. Je

compris, d'un coup, que je voyais bander pour la dernière fois l'homme que je désirais plus que tout autre au monde et que ce qui lui restait de vie s'accumulait dans ce sexe érigé, exigeant, et que cette vie il allait me la donner, la perdre dans mon ventre, retourner dans une matrice semblable à celle qui, pour le mettre au monde, avait dû le rejeter.

Pour la première fois depuis notre rencontre j'ai souhaité qu'il m'engrosse.

Je pus enrouler son slip sur ses cuisses et, toujours avec d'infinies précautions, le descendre jusqu'à ses chevilles, puis sous les talons. Enfin, nous étions nus, Gabriel et moi. Je fis tomber les ciseaux sur la moquette. Nous nous imposions de respirer profondément pour ralentir le rythme de notre souffle. Il murmura : « te voir ! »

Ma jambe gauche enjamba aussitôt sa taille et j'écrasai ma poitrine sur son ventre, car c'était ainsi, la croupe haute, les bras allongés sur ses genoux, mes mains atteignant ses pieds, qu'il désirait me regarder, fendue de l'anus au pubis, lui offrant l'amande rose et la longue boutonnière de chair enfouie dans les poils courts et noirs d'où suintait cette essence dont il m'avait révélé que le Tao l'assimile à la liqueur qui donne l'immortalité à l'homme qui s'en abreuve ! Comme je me serais vidée, en une fois, de tout mon plaisir, si celui-ci avait pu retenir Gabriel au bord du gouffre des ténèbres.

Je te connais jusqu'au plus profond de ton ventre, chaque renflement et chaque creux de ta vulve, de ton vagin, jusqu'à l'étroitesse de

Les bonheurs de Sophie

Antoine Mantegna

Sous le pseudonyme d'Antoine Mantegna se dissimule un écrivain français très connu. Avec 7 *et* Les bonheurs de Sophie, *il est devenu un maître de l'érotisme contemporain.*

Un virage, un dérapage sur une petite route de Provence, et c'est la fin d'une histoire à la démesure de leur passion.

Oui, Sophie a perdu l'homme qui, le premier, lui a révélé le plaisir. Et pour la dernière fois, elle revit les secrets de leurs jours et de leurs nuits, les explorations secrètes, les ivresses des corps qui se cherchent et se reconnaissent, le désir qui monte avec une infinie lenteur et qui chavire les sens.

Un hymne déchirant à l'amant défunt.

9 782277 219774

Texte intégral

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 03250045 7

Illustration de Coulon

FJ 1977 ISBN 2-277-**21977**-0

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre